

DEUX REGIMES (1)

Par BENJAMIN SULTE

Nous avons à faire plus d'une comparaison dans cette courte conférence—j'y mettrai tous mes soins, l'auditoire sera indulgent. Les comparaisons blessent ordinairement. Soyons prudents. Glissez, bonnes gens, n'appuyez pas.

A l'origine des colonies tout a été mal conçu et tout a été mal conduit: Portugais, Espagnols, Français, Hollandais, Anglais sont dans le même cas.

Seulement il y a une distinction qui s'impose. Les cinq puissances que je viens de nommer n'avaient qu'une seule idée: exploiter pour leur compte les pays nouveaux, mais selon les formes et les pratiques de chacun de ces gouvernements, on vit commencer les choses de diverses manières. Tenons-nous-en aux Anglais et aux Français, les autres nous sont assez indifférents.

Les sujets anglais apportèrent en Amérique l'habitude, ancienne parmi eux, de discuter les affaires publiques et de se gouverner municipalement. Ils faisaient des assemblées, imprimaient des gazettes et signaient des pétitions que les autorités de Londres considéraient. De plus, ils avaient des chambres législatives.

Rien de tout cela n'existait en France, ni au Canada. Le pouvoir résidait sans exception dans la personne du roi qui donnait des ordres, et nous n'avions qu'à obéir. Le peuple français n'avait pas la moindre éducation politique ni aucune notion de liberté. Marchez à l'ordre, taisez-vous, ne vous mêlez point de vos affaires locales, ne vous rassemblez jamais, soyez contents que les choses ne deviennent pas pire que de coutume.

Voilà les deux régimes—et cependant, les colonies anglaises n'étaient guère satisfaites, elles se plaignaient hautement, menaçaient même de résister, longtemps avant leur révolution, tandis que les Canadiens ne disaient mot, n'en pensaient pas davantage, faute de savoir qu'il y avait mieux que leur état. Ce qui est incontestable, c'est que nous voyons la situation comparée des deux peuples au moment où le Canada passa sous le drapeau britannique?

Les Canadiens se figuraient avoir tout à redouter, sans toutefois comprendre de quelle manière le nouveau joug pèserait sur leurs épaules. La seule ressource, croyaient-ils, consistait à se défier de tout. Une heure d'angoisse terrible. Fort

(1) Résumé de la conférence faite par M. Benjamin Sulte lors du concert de la Symphonie qui eut lieu à l'Auditorium, le 11 avril dernier, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres. M. Benjamin Sulte n'écrit jamais ses conférences; il les improvise. Aussi comme nous ne pouvions pas publier le texte complet de cette conférence, nous avons demandé à M. Sulte de nous la résumer, et il nous a envoyé l'article suivant.